

## CONCLUSION

Indochine des occasions perdues, indochine en feu

[Pierre Brocheux](#), [Daniel Hémerly](#)

La Découverte | « TAP / HIST Contemporaine »

2001 | pages 365 à 369

ISBN 2707134120

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/indochine-la-colonisation-ambigue---page-365.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## Conclusion

---

### Indochine des occasions perdues, Indochine en feu

Si l'on en croit l'un des derniers gouverneurs généraux de l'Indochine, Jules Brévié, « le progrès dépend de la souffrance endurée, plus la souffrance est dure, plus le progrès est grand...<sup>1</sup> ». Il n'est pas facile de faire la part de la souffrance et du progrès dans le bilan historique de la colonisation indochinoise, car, ce livre le suggère, il est encore difficile d'évaluer ce bilan de manière satisfaisante, tant fait défaut l'information sûre sur des données aussi essentielles que le profit colonial et sa distribution, l'évolution des niveaux de vie et de la consommation des populations colonisées, le changement des écosystèmes, le devenir du village, la diffusion des savoirs modernes, la crise des cultures et des valeurs anciennes... L'histoire de l'Indochine, au cours des récentes décennies, incite cependant à penser que le « progrès » n'y a pas été à la mesure du coût payé par ceux qui furent colonisés. Coût presque exemplaire : pour sortir de la « nuit coloniale », les peuples d'Indochine auront dû assumer et subir l'une des plus longues et des plus cruelles guerres du siècle. Une souffrance dont la colonisation a été la genèse, qui dit la vérité du fait colonial.

#### **La colonisation : rêves et réalités**

En Indochine comme ailleurs, la colonisation fut pavée de bonnes intentions... A l'époque de l'impérialisme triomphant, nombreux furent, parmi ses agents actifs comme parmi ses critiques les plus sévères, ceux qui la conçurent comme la « forme humaine du progrès », comme la possibilité pour la France de nouer un contact, non antagoniste et mutuellement bénéfique, avec des sociétés d'Asie et d'Afrique, tel Jaurès qui rêvait, lors du débat sur l'Indochine et le Congo à la Chambre en 1911, d'« instituer une politique coloniale qui ne soit pas en contradiction avec l'esprit d'humanité et de démocratie qui est non pas toute la France, mais la meilleure part du génie de la France [...] »<sup>2</sup>. Cette meilleure part, les colonisés n'en goûtèrent guère que de fugaces saveurs. « Les indigènes

sur lesquels vous doubliez, vous tripliez, vous quintupliez l'impôt, constatait encore lucidement Jaurès, toujours à propos de l'Indochine, dont vous dévoriez au jour le jour les ressources et l'espérance, les indigènes qui avaient peut-être hésité quand vous êtes arrivés, qui s'étaient peut-être dit sur le renom de la France : "Ce sont des hommes armés, mais peut-être des amis qui viennent", eh bien ! vous leur avez pris leurs ressources, vous avez fait, non pas les travaux modestes utiles pour eux, travaux d'irrigation pour leurs rizières, travaux de routes pour leurs communications personnelles ou pour celles de leurs pauvres véhicules, vous avez fait de superbes chemins de fer qui ont été prétexte à emprunts fructueux, à entreprises dévergondées. Pourquoi ? Parce que vous êtes partis de ce principe faux qu'il fallait que, dès la première heure, les colonies fussent pour la métropole terre de rapport<sup>3</sup>. » Pour l'essentiel, ce procès devait rester valable jusqu'au terme de la période coloniale. Certes, le rêve d'une colonisation humaniste motiva plus d'un colonial, l'Indochine française eut ses philanthropes, ses figures désintéressées, ses personnalités courageuses, dévouées aux colonisés, à côté d'une majorité européenne qui l'était beaucoup moins. Mais le mirage d'une colonisation libératrice devait relever jusqu'au bout du domaine de l'imaginaire. L'Indochine française fut d'abord et avant tout une entreprise de domination politique, elle fut l'un des piliers importants de la puissance mondiale de la France. Elle fut bien une terre de rapport, l'un des rouages de la régulation coloniale des dysfonctionnements de la société et du capitalisme métropolitains.

A partir de l'investissement public financé par le prélèvement sur le produit de l'économie paysanne, d'abondants capitaux, métropolitains ou locaux, y furent mis en valeur. Le grand succès de la colonisation indochinoise, ce fut au fond la réussite des finalités que lui avaient assignées ses promoteurs, celle des plantations et des mines, des banques et des maisons de commerce. Il fut acquis grâce à l'implantation précoce d'une machine d'État beaucoup plus exigeante qu'aucun des systèmes politiques précoloniaux, arbitre des conflits entre les grands intérêts indochinois et organisatrice de l'entreprise coloniale, grâce à la greffe sur les sociétés dominées de la rationalité de l'État moderne. Il fut à l'origine d'un flux continu de profits, de bénéfices, de rentes et de soldes irriguant les fortunes individuelles, les patrimoines et les portefeuilles, grands ou modestes, des entreprises coloniales, de la classe dirigeante et des classes moyennes françaises.

De ce point de vue, la colonisation indochinoise ne fut qu'un cas particulier du grand échec, au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle, de la recherche d'un échange égal entre les civilisations et des peuples d'Europe, d'Asie et d'Afrique, dont seuls les isolés et des minorités entrevirent, loin des voies coloniales, la nécessité. Rencontre manquée. Aurait-il pu en aller autrement ? La question est plus que jamais actuelle...

## Le contrat colonial

Si la colonisation fut singulièrement coûteuse pour les sociétés indochinoises qui la nourrirent de leurs ressources naturelles et de leur travail, elle n'en a pas moins été déterminante pour leur devenir. Tout d'abord, elle les a réunies dans un espace historique nouveau, dont le foyer fut vietnamien. Dès avant 1900, en effet, le projet de Pavie d'une reconstruction sur le moyen Mékong d'un grand État lao englobant les Lao du Nord-Est du Siam est abandonné, et le Laos, comme d'ailleurs, dans une moindre mesure, le Cambodge, ne cessera d'être considéré, jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle que comme la réserve territoriale d'une Indochine pensée fondamentalement comme « annamite », puis vietnamienne. En second lieu, l'Indochine a été la structure historique, transitoire mais cohérente, de l'insertion contrainte des paysanneries qu'elle rassemblait dans un univers historique qui leur était étranger, celui du marché, de l'industrialisation – même si elle demeura restreinte –, de la machine, de la mise au travail salarié, de la science, bref de leur entrée, forcée bien sûr, souvent encore marginale, dans la seule « modernité » que l'histoire ait connue jusqu'à présent : celle de l'économie-monde capitaliste.

Pour ces sociétés, la colonisation indochinoise aura donc été une rupture historique capitale dont elles devaient sortir à jamais bouleversées, quoique très inégalement, comme le montre la permanence en de nombreuses régions du Vietnam et dans l'ensemble du Cambodge et du Laos des formes sociales précapitalistes : famille élargie, lignage, communauté villageoise. Durant cette transition se sont néanmoins constituées à partir des villes, notamment au Vietnam, une nouvelle stratification sociale, les éléments des classes sociales modernes, souvent d'ailleurs enrobées dans les structures familiales plus anciennes toujours vivaces, un prolétariat embryonnaire, des élites intellectuelles modernes, tandis que les paysanneries faisaient à des degrés divers l'apprentissage de la monétarisation de leurs cultures matérielles et de leur prolétarianisation.

Ces éléments d'une modernisation d'ensemble, limitée mais bien réelle, font toute l'ambiguïté de l'Indochine coloniale. Celle-ci s'est d'ailleurs toujours réclamée de sa fonction modernisatrice, ne serait-ce que dans le discours qu'elle délivrait à des élites colonisées qui ne lui furent pas nécessairement sourdes. Et c'est l'autre dimension du processus colonial que d'avoir suscité, non seulement parmi ces élites mais aussi dans un certain nombre de milieux populaires, des réponses participatives. Ainsi, la mise en place du pouvoir colonial n'a pas été le fait d'une simple conquête de l'extérieur, elle a été aussi un processus interne aux sociétés colonisées, la résultante des clivages multiples qui les traversaient et les déchiraient. Le régime colonial indochinois ne pouvait d'ailleurs fonctionner sans nouer un partenariat, même fragile, avec les classes dominantes et les élites colonisées anciennes et nouvelles qu'attirait l'espoir de plier à leur propre usage, à long terme anticolonial, ses capacités modernisatrices. La colonisation ne suscita pas que des

attitudes de résistance chez les colonisés, ces derniers l'investirent plus ou moins, selon les conjonctures, de leurs propres projets et de leurs propres stratégies. Ce fragile partenariat, fondé sur le sentiment de l'inévitable et cruelle « nécessité » du fait colonial qu'éprouvaient ces élites, et sur la claire conscience qu'elles avaient de leurs propres intérêts, le régime colonial sut l'entretenir, sur le thème de la « collaboration franco-annamite » par exemple, au moins jusqu'à la fin des années vingt. A ce titre, malgré la permanence chez les Vietnamiens d'un tenace anticolonialisme, de réserves plus voilées et d'oppositions intermittentes chez les autres peuples de la péninsule, l'Indochine française se construisit sur la rencontre évolutive de solidarités et d'antagonismes, faite d'espérances et de déceptions, de conflits et de résignations, entre dominants et dominés. Elle fut, jusqu'aux années trente, un compromis historique provisoire, fort inégal bien sûr, mais non fictif, au point que nombre de Vietnamiens finirent, au moins pour quelques décennies, par se penser aussi comme « Indochinois »...

### **De l'Indochine aux nations modernes**

Pourtant, dans l'espace délimité par la construction indochinoise, le régime colonial devait contribuer, à son cœur défendant, à une autre mutation : la maturation de nations indochinoises modernes. Au Cambodge et au Laos, que le régime colonial avait coupés de leur ancienne affiliation au monde thai et transformés en quasi-isolats par rapport au reste du monde, sans parler des sociétés montagnardes, cette maturation fut retardée. Elle devait se faire à la fois en réponse à l'expansionnisme thaïlandais et à la montée du nationalisme vietnamien. En revanche, au Vietnam, elle s'enracine dans la conquête elle-même, dans le traumatisme moral et physique qui l'accompagne. « Nous avons conquis l'Indochine, observe lucidement le général Pennequin en 1913, et nous l'avons pacifiée, mais nous n'avons pas gagné les âmes... Nous sommes encore campés en ce pays : il y a toujours des vainqueurs et des vaincus [...] <sup>4</sup>. » Gagner les cœurs et les esprits sera la vaine quête des coloniaux, l'inaccessible graal (*to win hearts and minds*) qui tourmentera encore le Pentagone dans les années soixante. Au Vietnam, entre vainqueurs et vaincus – du moins dans leur majorité –, le compromis fut toujours fragile et il ne s'instaure que transitoirement, dans les trois décennies cruciales 1900-1930, alors que les intellectuels vietnamiens élaborent, dès les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, un imaginaire national moderne, sublimé par la résistance à la colonisation, nourri par la triple volonté d'échapper à la communauté de sort avec l'étranger dominateur, de promouvoir la démocratie politique, et, en conséquence, de réinventer la communauté nationale. L'idée nationale moderne l'emporte très tôt dans la nouvelle société vietnamienne et elle prend corps en dehors de la fonction royale, en dépit des tentatives de ses titulaires, celle de Zuy Tan en 1916, celle de Bao Dai en 1932 puis en 1945. A plusieurs

reprises, en 1911, en 1919, en 1925 et en 1936, on a pu penser qu'enfin le dialogue décolonisateur allait s'ouvrir entre la France et les nationalismes d'Indochine.

Autant d'occasions perdues... Dès lors, le compromis colonial se rompt sous l'effet de la grande crise des années trente. C'est en pensant à l'Indochine que Sarraut écrit en 1931 : « Notre Empire d'outre-mer ne date que d'un demi-siècle et voici déjà que Vendredi y prend la mesure de Robinson <sup>5</sup>. » Au même moment, l'intransigeance, le refus de toute perspective décolonisatrice et de toute démocratisation, l'option « néo-coloniale » de l'impérialisme français aux prises avec la crise ont pour effet de mettre en échec le nationalisme vietnamien, mais débouchent aussi sur l'imprévu : la jeunesse nationaliste adhère au modèle révolutionnaire de la III<sup>e</sup> Internationale, la problématique nationaliste se trouve réinvestie dans le plus vigoureux, quoique incertain et divisé, des communismes coloniaux, auquel l'incapacité du pouvoir colonial à porter remède au sous-développement rural et à penser son propre dépassement conjugue à la défaite « retardée » de la France en Extrême-Orient vont donner sa chance. L'idée nationale et l'idée démocratique s'éloignent peu à peu l'une de l'autre. Dès avant 1939, entre la France coloniale et le mouvement national vietnamien ainsi renouvelé par le projet communiste, se profile la montée aux extrêmes d'un irrémédiable conflit, se met en place la dynamique d'une épreuve de force violente. La Seconde Guerre mondiale et l'occupation japonaise en créent les conditions. En 1945, pour les peuples d'Indochine, dans tous les esprits, la colonisation française est devenue intolérable. Au même moment, dans l'ensemble de son espace colonial, l'impérialisme français est à la recherche d'une rénovation, d'un nouveau souffle, dont les chances se jouent précisément dans sa confrontation avec les nationalismes indochinois. En conséquence, la libération de l'État national se fera dans toute l'Indochine au lourd prix d'une guerre révolutionnaire de trente ans et d'une mise en opposition du processus de la nation avec celui de la démocratie. La nation contre la démocratie...

Dès 1911, Jaurès avait lancé un prophétique cri d'alarme : « Si nous continuons, ces terres-là n'auront pour nous que des moissons de haine et de déception <sup>6</sup>. » Trois décennies plus tard, l'avertissement est devenu réalité. En Indochine, il n'y eut pas de décolonisation, mais une révolution, vite inversée bien sûr en une nouvelle forme de domination. La France impériale ne devait pas s'en relever. Mais en Indochine, pas plus qu'ailleurs, la « forme humaine du progrès » n'a toujours pas été trouvée.

**Conclusion : Indochine des occasions perdues, Indochine en flammes**

1. Cité par J.-P. AUMIPHIN, *La Présence financière et économique française en Indochine (1859-1939)*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Nice, non datée, dactylographiée, 104 p.

2. Interpellation du 6 avril 1911, *Journal Officiel*, « Débats parlementaire », 6 avril 1911, p. 1173.
3. *Ibid.*
4. Conférence aux officiers du groupe d'Indochine, CAOM, A 30 (22), citée par Ch. FOURNIAU, *Les Contacts franco-vietnamiens en Annam et au Tonkin de 1885 à 1896*, thèse d'État, université de Provence, 1983, dactylographiée, 2584 p.
5. A. SARRAUT, *Grandeur et servitude coloniales*, *op. cit.*, p. 283.
6. Interpellation du 6 avril 1911, *op. cit.*